

sur une rangée de portraits suspendus aux murs. Ces portraits semblaient regarder avec étonnement la foule bigarrée qui se pressait devant eux. Près de la porte conduisant au salon, un vieillard était assis la tête appuyée dans les deux mains, près de lui se trouvaient un flacon de vin et un verre plein.

—Comment c'est toi, mon brave ami, mon vieux maître d'armes ! lui dit un jeune homme en lui frappant sur l'épaule ; Dieu me pardonne, te voilà aussi sombre et maussade qu'une longue nuit de garde, et pour la première fois ton fidèle compagnon, le vieux vin du Rhin exhale inutilement son séduisant parfum.

Le vieillard passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée douloureuse.

—Ah ! c'est vous, mon jeune ami, dit-il, quelle mauvaise étoile a pu vous conduire ici ?

—Comment, quelle mauvaise étoile ! Ah ! ça mais, es-tu devenu fou, mon pauvre Sénèque ? C'est, au contraire, un charmant pays que ce château. Figure-toi qu'hier soir l'orage m'ayant surpris non loin d'ici, je vins y demander l'hospitalité ; je fus très bien accueilli. Mon hôte vint lui-même m'inviter, de la manière la plus gracieuse, à passer la journée au château et à assister au bal qui s'y donne en ce moment. Pouvais-je refuser ? Tu vois donc bien, mon cher maître, qu'en tout ceci c'est plutôt une bonne qu'une mauvaise étoile qui me conduisit céans. Entre avec moi dans ce salon et regarde la foule qui s'y presse ; tu verras que le plaisir et la joie sont les seuls dieux auxquels ce peuple sacrifie, et Diogène lui-même, avec sa lanterne, y chercherait vainement un homme.

—Je suis entré dans ce salon, répondit le vieillard d'une voix sombre ; je n'y ai vu que des viveurs remplis d'ivresse et semblant célébrer une fête de Bacchus, et je me suis éloigné de ce lieu avec dégoût, pour regarder en moi-même l'abîme que le frottement incessant de la même pensée y creuse chaque jour d'avantage.

A ce moment, deux nonnes s'approchèrent du jeune homme.

Que le Seigneur soit avec vous, mes sœurs, leur dit-il.

—Amen, répondirent les saintes filles.

—La règle de votre couvent n'est pas bien sévère, puisqu'elle vous permet de venir au milieu de cette fête mondaine.

—Nous accomplissons un pèlerinage, notre mission est de gagner des âmes à Dieu, de lui ramener de pauvres pécheurs. Prenez ce missel, mon frère, méditez-le et faites pénitence.

En disant ces mots, l'une des religieuses lui présenta un élégant livre d'heures couvert en velours, puis ensemble elles disparurent dans la foule.

—L'intrigue se cache jusque sous le manteau de la religion : ce saint vêtement profané devient une parure de bal ! gromela le vieillard entre ses dents.

Tu as, ma foi, raison, prophète aux cheveux blancs, dit le jeune homme ; car dans ce saint livre j'aperçois un billet parfumé. Adieu, mon vieux Mentor, je te quitte ; un tel billet doit être lu dans l'isolement ; mais sois tranquille, je te promets, si c'est un message d'amour, de venir te raconter mon bonheur ; et si c'est un rendez-vous d'honneur, d'avoir recours à ton bras et à ton amitié.

Le vieillard essaya vainement de le retenir puis vida son verre en murmurant.

—Va, jeune insensé, va te brûler les ailes au flambeau de l'amour et du plaisir, pendant que ton ennemi prépare dans l'ombre le piège où tu dois succomber.

V

L'air frais de la nuit avait chassé les promeneurs du jardin. Un seul homme s'avancait avec précaution à travers les ombres des tilleuls de la grande allée, qui n'était éclairée que par quelques torches placées de distance en distance, et dont la lumière rougeâtre rendait plus profonde encore l'obscurité des lieux environnants. Notre promeneur était enveloppé d'un manteau de couleur brune et son chapeau était entièrement rebattu sur ses yeux. Arrivé près d'un petit pavillon presque caché par une charmille, il tira un billet de sa poche et s'approcha d'une des torches :

—C'est bien cela, dit-il après l'avoir parcouru, le petit pavillon à droite au bout du jardin. Qui diable peut m'avoir donné rendez-vous dans ce lieu écarté ? C'est le second que je reçois aujourd'hui. Voyons, entrons.

Bientôt une jeune femme se précipita dans le kiosque en lui disant d'une voix émue :

—Au nom du ciel ! monsieur, n'allez pas au rendez-vous qu'on doit vous donner au bal de cette nuit... il y va de votre vie ?

Cette voix fit tressaillir le jeune homme, car elle ne lui était pas inconnue ; mais l'obscurité l'empêcha de reconnaître la personne qui venait de parler ; et comme il allait éclaircir ses doutes, les pas de deux personnes se firent entendre du côté du kiosque.

—Je suis perdue, si l'on nous voit, s'écria la jeune femme ; sauvez-vous, monsieur, je vous le demande en grâce, et, quoi qu'il arrive, n'oubliez pas ma recommandation..... ma prière suppliante !

Puis elle disparut aussitôt. Les pas s'approchèrent de plus en plus. Le jeune homme n'eut que le temps de sauter par une fenêtre et de se blottir derrière un arbre, d'où il entendit la conversation suivante :

—Je vous dis que je suis certain d'avoir entendu parler de ce côté... Qui peut venir à cette heure dans ce pavillon retiré, quand tout le monde est dans les salons.

—Si vous m'en croyez, nous battons en retraite, c'est beaucoup plus prudent, les malfauteurs sont si audacieux.

—Ne craignez rien, mon oncle, nous ne sommes ici ni à Naples ni en Espagne, où les assassins abondent ; mais sur le sol allemand, où les assassins sont rares comme les plantes exotiques.

—Croyez-moi, mon ami, l'homme partout est le même.

Les deux interlocuteurs entrèrent dans le pavillon.

—C'est étrange, dit celui des deux personnages qui avait appelé l'autre son oncle, il n'y a personne. J'aurais juré, cependant, avoir entendu parler ; et apercevant quelque chose de blanc sur le tapis, il se baissa et ramassa un mouchoir brodé et armorié. Il sort du kiosque pour mieux l'examiner, puis le cache vivement dans sa poche et prend rapidement le chemin du château.